

RÉSUMÉS DES ARTICLES*

Article de Fond

LA LUMIÈRE DE MEKHITAR

(P. NERSES DER-NERSESSIAN, pp. 13-32)

«Le ciel était en gésine, la terre était en gésine et en gésine la mer purpurine», comme chantait le poète des temps d'autrefois, pour donner le jour à Vahagn, le soleil de l'Olympe d'Arménie.

Dès lors le travail s'était maintes fois emparé des horizons brûlants du pays d'Ararat, de ses plaines rougoyantes, de ses montagnes géantes.

Et la vie jaillissait de ces entrailles immenses telle qu'un héros rompant les chaînes de la tyrannie ou qu'un guerrier hardi contre les forces du destin ou qu'un humble martyr assoiffé de l'Infini; et la vie se multipliait, s'enflammait, s'épanouissait, elle s'éclorait tantôt sous la tunique austère d'un ascète, forger d'un salut pour son peuple par son alphabet magique, — son nom était Mesrop —, parfois elle devenait un génie fouillant les abîmes, — on l'appelait Narekac'i —, elle s'incarnait telle qu'un souffle de grâce et d'harmonies inouïes — on le nommait Snorhali —.

Et la vie continuait à s'écouler comme d'une source intarissable malgré le concert de toutes les forces obscures pour l'éteindre et l'étouffer; et alors qu'elle semblait plus fanée que jamais, elle faisait irruption de ses souches séculaires avec une vigueur nouvelle, rappelant les jours anciens, les jours heureux et rayonnants de ses premières amours.

Il est étonnant ce renouveau arménien du XVIII^e siècle, comme jadis l'élan de Vahagn du corps d'un petit roseau à travers la fumée et le feu. Des étincelles luisantes des différents coins de ce pays biblique unissent d'un coup leur clarté pour annoncer l'aurore d'un méridien imprévu.

Oui, cette aurore qu'est Mekhitar était annoncée par tant de rosées de lumière, dès les premiers achèvements de l'imprimerie arménienne — fruits de labeurs saignants —, jusqu'aux tentatives de restructuration

*) Le système de transcription suivi pour les noms arméniens est celui adopté par l'Académie Arménienne de St Lazare lors de la publication d'«Armeniaca. Mélanges Arméniens» (Venise, 1967). On a fait exception pour les noms dont la transcription phonétique connaît déjà une large diffusion dans les langues occidentales et pour les noms des auteurs de ces articles.

d'anciens centres spirituels ou aux efforts soutenus pour en fonder des nouveaux au cours du XVII^e siècle.

Une soif d'idées et de progrès, telle qu'une fièvre contagieuse, coulait à travers les veines de la vie arménienne, de la Ste Ejmiacin jusqu'à Bašes ou Nor Joula, du "grand érème" de Siunik' jusqu'aux îlots du lac de Van, et jusqu'aux lointaines colonies, de Venise et de Lvov, d'Amsterdam et de Livorne, de Constantinople et de Marseille.

Ils s'appelaient Melapart et Xajatour, Oskan ou frères Vanandec'i, Vžanc'i et Simëon Joulayec'i, Movsēs III et Barsē Batišec'i, P'ilippos I ou Yakob IV, ces Argonautes en quête de la Toison d'or de la Sagesse.

L'œuvre de Mekhitar se situe dans la continuité historique de ces avant-gardes de l'illumination. Il vit le jour et crût à une époque où le combat contre l'ignorance et l'appauvrissement de l'esprit s'était déjà déchaîné, mais où plusieurs obstacles le heurtaient encore. La manque sur le sol de la patrie, de conditions favorables à un développement culturel sans empêchements, de même que des moyens techniques indispensables comme l'imprimerie, pour une mise à jour des propres ressources spirituelles, étaient de sérieux handicaps pour ceux qui livraient chez-eux la bataille. Mais aussi le travail de ceux qui menaient leurs efforts dans les milieux plus avantageux de pays reculés, bien qu'ils y fussent souvent pèlerins et disetteux, restait dépourvu d'une cohésion organique, d'un gage de perpétuité. Tels étaient les cas des frères Vanandec'i ainsi que d'un Oskan ou d'un Xajatour Arak'ëlean.

Ce fut la première grande nouveauté de la conception de Mekhitar: fonder une Congrégation. Et penser qu'il la conçut à peine âgé de vingt-deux ans et a pu la porter à terme en moins de trois ans, s'affirmant ainsi comme l'un des plus jeunes parmi les Fondateurs d'Ordres masculins. Et considérer surtout qu'il avait déjà clairement formulé dans l'esprit les principes fondamentaux de sa réforme monastique, comme les idées maîtresses de ses intentions apostoliques.

Dès les tous premiers débuts Mekhitar traça à sa petite communauté de dix moines un plan d'activité, une esquisse en miniature de ses développements ultérieurs: prière chorale, prédication, imprimerie.

Mais cette jeune tige n'était pas faite pour croître dans la terre où elle avait été plantée; elle y était exposée aux vents gelés de l'envie et de la haine. De Constantinople par Meton, Venise serait la dernière étape ou elle se fixerait à jamais. Mekhitar y arrivait en 1715, et le 8 Septembre de 1717, le jour même de l'anniversaire de sa Fondation, sous les auspices maternels de la Vierge, il faisait son entrée avec sa communauté dans la petite île de St Lazare donnée par la République de Venise en résidence perpétuelle.

Le génie pratique de Mekhitar se mit tout de suite à l'œuvre pour bâtir de nouveau, après avoir subi l'amère expérience de la destruction de son couvent à Modon, un monastère avec son noviciat et séminaire, avec son église et bibliothèque. Il se fit en même temps l'artisan de la construction intérieure de son édifice, en organisant la vie et l'activité, forgeant l'esprit de ses missionnaires, s'occupant personnellement de la préparation des nouvelles générations.

Jusqu'à 1700, les livres édités en arménien remontaient à 180. Mekhitar à lui seul en imprima 55, dont quatorze de sa plume, un total impressionnant de 19.301 pages. Des cinq ou six livres arméniens, publiés en 1700, quatre appartiennent à ses éditions. Le secret de ce succès éditorial de Mekhitar était sans doute dans la rigueur systématique dont il avait empreint sa méthode de travail et dans l'esprit d'équipe qu'il avait su inspirer à ses collaborateurs. Sa correspondance est riche à cet égard de maints détails qui décrivent avec quelle régularité et constance on arrivait à raccourcir les temps, par exemple pendant l'impression de la Bible ou du Dictionnaire Arménien, en surmontant même de grosses difficultés pratiques dûes au site de l'île. N'oublions pas encore que à côté de cette activité fébrile, Mekhitar surveillait lui-même les travaux de construction, et pour une assez longue période l'administration du couvent, l'instruction des postulants, des novices et des profès, tout en dirigeant l'apostolat de ses missionnaires par une correspondance touffue ou s'assurant leur apologie devant le St Siège lors des accusations ou bien élargissant ses conseils sur des questions ecclésiastiques ou spirituelles même à de hauts dignitaires qui s'adressaient à lui.

Si nous cherchions un dénominateur commun pour spécifier toute cette dédition apostolique de ce grand serviteur de Dieu, nous croyions le trouver dans l'amour ardent dont il a aimé son peuple. Mekhitar fut un vrai patriote au meilleur sens du mot. Il ne poursuivit aucun autre but que «l'illumination et le service spirituels de notre peuple arménien», comme il s'exprimait dans une de ses lettres. La règle fondamentale qu'il légua à sa Congrégation et qui n'a subi dès lors aucune exception, celle d'exiger absolument l'origine arménienne pour tous les candidats, est le témoignage plus éloquent du caractère spécifiquement arménien de cette œuvre. Même son choix de la règle bénédictine, lorsqu'il se trouva obligé d'élire l'une des trois règles proposées par Rome, au lieu de celle traditionnelle de St Antoine qu'il voulait raviver, mais pour laquelle il ne disposait pas de quelque texte écrit, s'inspirait probablement à ce souci de mettre en relief sa distance de tant de groupes de «latinophiles» ou latinisés existant déjà chez les Arméniens. C'était bien le cas de l'Ordre des Frères Arméniens d'Italie de la règle de St Basile, complètement latinisé dans le rite et dans ses membres, et supprimé enfin en 1650 ayant même connu des périodes de prospérité. Aussi Mekhitar ne voulait-il sans doute pas susciter l'impression d'en projeter la restauration.

Pour son patriotisme, imprégné d'un esprit tout surnaturel et des plus larges vues de fraternité humaine, Mekhitar trouvait la plus pure inspiration et l'archétype idéal dans l'Apôtre même des Gentils en souhaitant comme lui d'être lui-même anathème, séparé du Christ pour ses frères selon la chair. C'est ainsi qu'il déclarait, dans ce célèbre épilogue de son édition de la Bible, avec la plus solennelle fermeté de vouloir travailler jusqu'à la fin pour son peuple bien-aimé même au prix d'être blâmé et méprisé.

Mais à ce patriotisme héroïque Mekhitar ajoutait encore une telle conception des relations ecclésiastiques qu'il devance vraiment, à plusieurs égards, l'œcuménisme de nos jours.

Passé en Occident, par la force des circonstances, Mekhitar se soumettait, sur le plan administratif, à un nouveau Chef, le Chef de l'Eglise occidentale. C'est ainsi qu'il s'adressa directement au Pontife Romain, en 1705, pour lui demander l'approbation de sa Congrégation. Mais il ne s'agissait là ni d'une nouvelle aggrégation sur le plan de la communion ecclésiastique ni d'autant moins d'une attitude diplomatique. Cet acte ne présentait guère qu'une valeur juridique, enfonçant ses racines dans la continuité de la foi traditionnelle de Mekhitar dont il avait la ferme persuasion qu'elle représentait aussi celle de la grande tradition Arménienne. C'est pourquoi il ne s'est jamais posé le problème d'un changement confessionnel et c'est pourquoi il n'a cessé d'imprimer, sans hésitations, les noms des Catholicoï arméniens sur le front de ses éditions.

Il s'écarta toujours avec la plus nette clarté de l'attitude latinisante de certains groupes, non seulement en ce qui concernait la liturgie et la discipline, mais aussi leurs tendances accentuées à se séparer de l'Eglise Arménienne par la création d'une nouvelle communauté confessionnelle, ce qui a été d'ailleurs réalisé plus tard. C'est ici surtout que saillissent dans toute leur valeur de pionniers, les intuitions géniales de Mekhitar sur les rapports de communion au sein de l'Eglise Arménienne, et sur d'autres questions qui bouleversaient à cette époque presque tout l'Orient.

Oui, une fois encore le travail s'était emparé des champs ruisselants du pays d'Ararat, de ses montagnes éternelles et de ses lacs de lumière et du petit roseau rouge dans la mer pourpre; et de cet accouchement merveilleux était engendré «un blond éphèbe bondissant, sa chevelure était de feu, sa barbe était de feu, et ses yeux étaient des soleils».

Et la muse des temps à venir pouvait-elle annoncer maintenant:

«O pays d'Arménie, ton printemps est arrivé».

C'était celle-ci la lumière de Mekhitar.

LES PERLES DE L'APOSTOLAT EDITORIAL DE MEKHITAR

(P. SAHAK DJEMDJEMIAN, pp. 37-96)

Par l'examen des lettres, — plus d'un millier —, de l'Abbé Mekhitar, conservées dans les Archives de St Lazare, des réponses à ces lettres, des petits chroniques et des journaux des membres de la Congrégation, l'Auteur a préparé une ample étude sur l'apostolat éditorial de Mekhitar. Une partie de cette étude est présentée ci-dessus.

LA BIBLE

Etant épuisée, la Bible, publiée par Oskan Vard. (1666), comme celle de Constantinople (1705), Mekhitar entreprend une nouvelle édition de la Bible. Mû par le désir de mettre dans les mains des fidèles et des familles

arméniens une édition digne de la Parole de Dieu, Mekhitar n'épargne pas les frais et la fatigue. Il fait porter de l'Orient des manuscrits choisis, achète à Rome les douze volumes de la Bible Polyglotte, éditée à Paris (1645), et procède à une comparaison détaillée du texte arménien, établi par les deux éditions précédentes, avec tout le matériel venu à sa disposition. Par un sacrifice économique extraordinaire il obtient la consigne des matrices d'acier d'Oskan, tenues en hypothèque à Amsterdam; commande l'incision de 150 figures pour en orner l'édition. Celle-ci s'achève en moins de quatre ans, de Juin 1733 jusqu'en Novembre 1736. C'est un vrai chef-d'œuvre éditorial, renommé jusqu'à aujourd'hui chez les Arméniens comme la «Bible de l'Abbé».

LE COMMENTAIRE DE L'EVANGILE DE MATTHIEU

C'était un des travaux, auquel Mekhitar s'en tenait le plus. Il en avait commencé la rédaction déjà en 1719; après de longues interruptions, il la reprend et la conduit à terme en 1735-36. Pendant les années les plus chaudes des travaux de construction de son monastère, tandis qu'il est occupé aussi par l'instruction des novices et des étudiants et par d'autres tâches communautaires, il en veille lui-même à la publication qui dure presque trois ans, de Septembre 1737 jusqu'en Mars 1739. C'est un gros volume, plus de mille pages, d'un remarquable niveau exégétique et théologique, mais malheureusement presque inaccessible aux spécialistes, à cause de sa langue.

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ARMENIENNE, «HAYKAZIAN»

Un gros volume, celui-ci aussi, en 1251 pages, qui conclut l'activité littéraire de Mekhitar. Il avait fondé la Congrégation pour un réveil spirituel et culturel et voici le Dictionnaire «Haykazian», le premier fruit de l'activité commune de presque tous les membres résidents à St Lazare. L'idée d'un Dictionnaire était née en Mekhitar dans les années mêmes de ses études, encore adolescent, et dès lors il en avait commencé la préparation lointaine. En 1728, il prend plus sérieusement le travail en main, en utilisant surtout le trésor lexique de la Bible, des traductions patristiques, des écrits homilétiques et historiques des auteurs arméniens. La composition s'achève en 1744. L'impression se prolonge pendant cinq ans et il rédige l'Introduction dans son lit de mort. Mekhitar ne put pas imprimer le deuxième volume, qui parut en 1769.

Les documents mentionnés dans l'article, contenant des détails très précieux sur le déroulement des travaux d'imprimerie, des efforts souvent exceptionnels soutenus par Mekhitar et les siens durant la correction des épreuves, pour accélérer l'impression, de l'accueil rencontré par ces éditions parmi le peuple, surtout en Orient, confèrent à cette étude un intérêt tout particulier.

MEKHITAR DE SEBASTE ET QUELQUES QUESTIONS CONCERNANT LE MOUVEMENT LITTERAIRE DU XVIII SIECLE

(CHOUCHANIK NAZARIAN, pp. 97-111)

L'Auteur de cet article, chargée de recherche de la Bibliothèque Nationale d'Erévan, «Mesrop-Maştoc», prend en examen l'apport de Mekhitar et de son école au mouvement de la Renaissance arménienne, en particulier de la culture littéraire.

Elle passe d'abord en revue les jugements principaux qui se sont exprimés à travers le temps sur la figure et l'œuvre de Mekhitar: un bilan hautement positif.

L'Auteur entre dans le vif de l'argument par la constatation que parmi les nombreux qui ont contribué à ce mouvement de Renaissance, l'œuvre de Mekhitar se distingue par plus d'une raison. En premier lieu, sa nouvelle conception de la religion et de la réalité nationale, loin de tout fanatisme. Ensuite sa mise en valeur très juste des besoins ou des exigences essentielles pour un renouveau efficace et durable dans le domaine de la culture nationale. A cet égard est particulièrement digne d'attention le souci de Mekhitar pour la purification de la langue arménienne, pour son enseignement et sa diffusion. Les débuts du théâtre arménien moderne, qui eux aussi se rattachent à l'œuvre de Mekhitar présentent un autre aspect de cette clairvoyance. Enfin ses efforts pour diffondre dans la nation un système d'instruction organisée et méthodique, les nombreux textes scolastiques ou traités «scientifiques» composés pour ce même but, constituent aussi autant de témoignages qui font de Mekhitar, avec Israyël Ori et Daïd Bek, l'un des trois piliers du renouveau arménien du XVIII siècle sur le plan culturel, politique et militaire.

LE VOYAGE DE MEKHITAR DE VENISE A ROME

(P. HAKOB TCHANTAYAN, pp. 112-138)

En 1715, Mekhitar enfui de Modon, se réfugiait à Venise. A son angoisse pour le destin de quelques uns de ses fils qui restaient encore à Modon, s'ajoutaient deux autres motifs d'inquiétude: le problème d'un domicile et le souci de devoir se justifier des accusations, présentées à Rome par ses adversaires. Les deux premières difficultés se résolvent relativement vite; de l'Orient vient la notice de la libération de ses confrères après avoir été captivés pendant la guerre; d'autre part, la République vénitienne lui concède, en 1717, en résidence perpétuelle la petite île de St Lazare dans la Lagune de Venise. Il ne restait que le troisième problème à résoudre. Il fallait se présenter à Rome, pour répondre aux accusations.

Mekhitar part de Venise en bateau le 7 Mai 1718, accompagné par deux confrères, le P. Gēorg et le P. Yovhannēs, qui étaient directement touchés par les accusations. Cotoyant l'Adriatique, ils entrent dans le cours du Po et arrivent à Ferrara, d'où ils passent en voiture à Bologne et par là à Florence. Ici ils rendent visite au duc Riccardo et poursuivent, en déroulant, vers Livorne, qui accueillait à cette époque une fleurissante communauté arménienne. Leur curé, le P. Bartoulimēos, atteste à Mekhitar une dévotion amicale et promet son témoignage en leur faveur.

Le petit groupe arrive à Rome le 2 Juin. Mekhitar est hanté par la chaleur. Ils logent au couvent de St Pantaléon. Ils trouvent un véritable ami dans la personne du Card. Sacripante. L'Ambassadeur de Venise, sur l'ordre exprès du Sénat, les introduit auprès du Pape Clément XI qui leur atteste à son tour la plus grande compréhension et bienveillance paternelle. Mekhitar prépare son apologie. Les membres de la S. Congrégation, dans leur réunion du 26 Sept. 1718, reconnaissent d'une seule séance l'innocence de Mékhitar. On lui fait même le propos d'exposer son point de vue sur les questions ecclésiastiques les plus brûlantes concernant l'Orient et en particulier les Arméniens. Mekhitar se présente une deuxième fois au Pape pour le remercier des faveurs reçues et part pour Venise le 6 Décembre.

LA PREMIERE PERIODE DE LA MISSION MEKHITARISTE EN TRANSILVANIE

(P. LOUKAS FOGOLYAN, pp. 139-165)

En 1719, le Vén. Abbé Mekhitar envoya en Transilvanie, pour une nouvelle mission, accompagné par l'évêque Mons. Yovnan Ehiayean, son fidèle disciple le P. Manouël Xouparean, non seulement sur la demande de la population arménienne du pays, mais aussi sur l'insistance de l'Ordinaire du lieu hongrois, Mons. Georges Martinffy.

En effet les Arméniens avaient depuis peu de temps établi une pleine communion avec Rome et certaines questions délicates se présentaient à cet égard, concernant quelques uns de leurs usages qui étaient assez différents de ceux du pays.

Après un long voyage à travers Vienne, Buda et Best, ils arrivèrent en Transilvanie; ils présentèrent leurs lettres de recommandation à l'Ordinaire et aux gouvernants de la communauté Arménienne, obtenant leur consentement pour initier leur apostolat. Après une période de faiblesse et de maladie, des difficultés bien plus graves se soulevèrent contre eux. C'est le jeune curé latinisant de Gherla, Tēr Minas T'orosean, qui leur cause de profonds chagrins, à tel point qu'ils envisagent même de laisser la mission à peine ébauchée.

Mons. Yovnan ne désiste pas, cependant, et se rend lui-même à Basc'fa-lu (aujourd'hui Dumbrăveni), non seulement pour une visite de courtoisie,

mais aussi pour se rendre compte de la situation et en informer la S. Congrégation. Retourné à Gherla, il traite encore avec T'orosean et réussit à le calmer faisant aussi recours, en l'occurrence, à une certaine sévérité. Il prend ensuite le chemin de retour à Venise, après avoir ordonné trois prêtres et donné des dispositions pratiques au P. Manouël qui doit attendre dans l'entre-temps l'arrivée d'un nouveau missionnaire coadjuteur.

La nouvelle mission avait été pour notre missionnaire une série d'expériences particulières. Après les années de collaboration avec Mons. Yovnan, il se donne à des activités plus engageantes. Il devient d'abord le promoteur d'un projet de construction d'une nouvelle église. En outre il continue à instruire les nouveaux prêtres. Il intensifie la prédication et la cathéchèse, en préparant en même temps des cathéchistes. D'autre part, les heurts sont diminués avec le P. T'orosean. Un milieu plus favorable se prépare ainsi pour l'accueil du nouveau missionnaire, qui n'arrivé pas de la Pologne, — comme l'aurait souhaité T'orosean —, mais de Rome, le Dr. en théologie Tēr Minas Barounean.

Il est à remarquer dans la controverse entre Mons. Yovnan et Tēr T'orosean la sage attitude de l'Abbé Mekhitar qui de loin suivait avec vigilance les développements de la querelle par ses directives et même par des interventions décisives lorsqu'en était le cas.

Malgré tant d'efforts soutenus avec patience, on a fini pratiquement par céder aux principales instances du P. T'orosean, favorisé aussi par le contexte historico-ecclésiastique, pour le seul motif de la tranquillité des fidèles. L'activité des missionnaires, de convictions conformes à une saine fidélité aux traditions propres de l'Eglise Arménienne, selon les directives de Mekhitar, eut, somme toute, une réussite assez maigre.

Pour la première fois, dans cette étude, sont examinés et utilisés, en rapport avec le sujet présent, des documents de l'archive des PP. Mekhitaristes de St Lazare, en particulier les lettres de l'Abbé Mekhitar, de Xaj'atour Vard. Arak'ēlean, de Mons. Yovnan, du P. Manouël et des fidèles de Gherla, qui mettent en lumières des événements restés jusqu'ici dans l'obscurité, et précisent des faits déjà connus et des dates.

NOUVEAUX MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'ACTIVITE TRADUCTRICE DES MEKHITARISTES DE VENISE

(HAKOB ANASSIAN, pp. 166-204)

L'auteur publie des matériaux inédits, recueillis dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Erévan, concernant des traductions faites par les Pères Mekhitaristes de Venise qui ne figurent pas dans les éditions de Venise, avec une note introductive où il en présente une brève analyse et cherche à déterminer les noms des traducteurs dans les cas où ceux-ci ne seraient pas indiqués.

MEKHITAR DE SEBASTE ET LE MOUVEMENT DE RENOUVEAU DANS LA MUSIQUE SACREE ARMENIENNE

(NIKOŁOS TAHMIZIAN, pp. 205-214)

L'auteur, musicologue renommé et spécialiste de la musique sacrée arménienne, de l'Arménie Soviétique, prend en considération l'apport de Mekhitar et de son centre monastique à la conservation et à la transmission de la tradition musicale religieuse arménienne, dans le contexte général du renouveau culturel du XVIII^e siècle.

Après un bref aperçu de la signification à cet égard des efforts soutenus, surtout au siècle précédent, par les éditeurs de livres liturgiques avec les signes musicaux arméniens, il examine l'œuvre de Mekhitar en tant que musicologue, transmettant à ses disciples des mélodies sacrées apprises dans les différents centres monastiques de l'Arménie, et lui-même musicien. Il en résulte que Mekhitar est à considérer comme le fondateur d'une vraie école de la musique sacrée arménienne, qui en constitue une des grandes branches dont la formation se prolonge jusqu'en bas Moyen Age.

L'auteur nous présente aussi une harmonisation de l'hymne sacré «Oror», de l'Abbé Mekhitar.

L'HYMNE DE MEKHITAR INTITULÉ «ANJARIN XORAN»

(Ed. HAKOBIAN, pp. 215-216)

L'auteur publie pour la première fois une mélodie restée inconnue d'un hymne de Mekhitar, dédié à la Ste Vierge, intitulé «Anjarin xoran» (Tabernacle de l'Ineffable). Le compositeur en est le célèbre Baba Hambarčoum Limonjean (1768-1839), inventeur de la notation musicale arménienne moderne.

Le texte de Baba Hambarčoum est présenté ici d'après une copie faite par le musicologue arménien d'Egypte Merker Mélik; celle-ci est suivie d'une transcription en notation occidentale, faite par l'auteur, qui nous donne, à la fin, une nouvelle harmonisation de la mélodie originale, créée par Mekhitar, qui vient s'ajouter à celle réalisée, en 1954, par le P. Levond Tayean, avec la collaboration du musicien italien M. Antonio Cece.

PROBLEMES DE L'HISTOIRE DE SEBASTE ARMENIEN

(P. MIKAYEL HOVHANNESSIAN, pp. 217-243)

Sébasté, cette ancienne ville de l'Arménie Mineure, dans l'Anatolie centrale, fut, il y a trois cents ans, le berceau de Mekhitar.

L'historien Matt'ëos Ourhayec'i (Matthieu d'Edesse) en parle comme d'une ville célèbre et peuplée, de même que plusieurs autres historiens arméniens. Elle fut l'objet, au XIX^e siècle, de savantes monographies et de descriptions de voyageurs. Tout récemment, en 1974, est parue l'étude volumineuse d'Arak'el Patrik, en arménien, sur la population de Sébasté et des alentours.

Le but du présent article est, loin de répéter les études précédentes ou de présenter un nouvel aperçu synthétique sur l'histoire de cette ville, examiner de plus près quelques problèmes qui se posent à l'étudiant par l'affluence de la population arménienne à Sébasté et en particulier par la migration du roi Senek'erim du Vaspourakan, en 1021. Ces questions peuvent être ainsi raggruppées:

- a) à quelles circonstances et à quels facteurs historiques l'affluence des Arméniens à Sébasté est-elle due?
- b) pour quelles raisons Senek'erim aurait préféré Sébasté comme but de sa migration?
- c) quels étaient les vrais motifs de cette migration; y avait-il une pression byzantine?
- d) quelle a été la fin de la royauté arménienne à Sébasté et des principautés arméniennes dans les régions voisines?
- e) Sébasté était-elle entourée par des murs et si oui, à qui et à quelle époque remonte la construction de ses murs?
- f) quelles étaient les forteresses de Sébasté?

LE MONASTERE HNČOUC' OU KARMIR DE KARIN

(P. DAJAD YARDEMIAN, pp. 244-280)

Un renouveau culturel exceptionnel et un grand mouvement de constructions se développent en Arménie, au X^e siècle, sous le règne d'Abas I (928-953). Des églises magnifiques, des vastes citadelles et d'imposants complexes monastiques en même temps que des centres culturels s'élèvent dans les différentes régions de l'Arménie.

Quand même la multiplication frappante en cette époque des centres monastiques est due encore à un autre facteur: l'intolérance particulièrement accentuée de la cour byzantine contre les religieux arméniens «monophysites» qui se trouvaient dans les territoires sujets à l'Empire. Romain I Lécapène (919-944), tout en étant d'origine arménienne, se montre à cet égard bien plus incompréhensif que maints de ses prédécesseurs. Des centaines et milliers de religieux laissent les régions byzantines pour chercher refuge dans le royaume prospère des Bagratides où ils édifient des monastères ou font reflourir ceux déjà existants.

C'est dans ce contexte historique que se situe aussi la fondation du monastère Hnčouc', c. à d. de Hinčk, dans la province de Karin, à une

distance de 15-20 km. au nord-est de la ville. Il est aussi connu sous le nom de Karmir Vank' (le monastère rouge).

Une tradition fait remonter sa fondation, comme il en arrive souvent, au IV^e siècle, au Patriarche Nersēs le Grand. Mais les données historiques sûres nous obligent à la rattacher à Sargis Vardapet, mentionné par Asohik. La décade probable de la fondation peut être colloquée dans les années 932-942.

On est assez pauvre de renseignements sur l'histoire de ce couvent. On peut supposer par la relation d'Asohik que ses religieux, comme plusieurs autres en cette époque, aient adopté la règle de St Basile. Le peu d'allusions que nous possédons suggère encore qu'il ait été un centre important d'activités culturelles bien que là aussi nous soyons dépourvus de détails. Un rideau de silence en couvre l'histoire du XI jusqu'au XVIII^e siècle. Dès lors nous le trouvons mentionné dans la vie de l'Abbé Mekhitar de Sébaste, fondateur des Mekhitaristes, qui y séjourne deux fois (en 1698-1699 et aux débuts de 1700). Le premier séjour se prolonge pendant dix-sept mois alors que Mekhitar avait été désigné par le prieur, instructeur et enseignant des étudiants du couvent.

Jusqu'à la migration des Arméniens au Caucase, en 1828-1829, le couvent eut une existence sereine et assez prospère. Il fut aussi, périodiquement, le siège des évêques de la ville de Karin. En 1896 un orphelinat fut construit dans ses murs. Il subit, en 1915, le même sort que tous les autres centres religieux arméniens de l'Anatolie. Ainsi se conclut, de cette manière tragique, une existence millénaire.

NOUVEAUX DOCUMENTS CONCERNANT LE PATRIARCHE YOVHANNES KOLOT

(GEVORG PAMBOUKDJIAN, pp. 281-297)

Yovhannēs Kolot, Patriarche de Constantinople (1715-1741), est une des figures remarquables de la vie ecclésiastique arménienne du XVIII^e siècle, qui apporta aussi une importante contribution à la vitalité culturelle de son diocèse. L'auteur, archiviste du Patriarcat arménien de Constantinople et spécialiste de l'histoire de cette communauté, apporte des éclaircissements très intéressants à maints détails de la vie de Kolot, basés sur des documents des Archives du Patriarcat ou sur des inscriptions sépulcrales des anciens cimetières arméniens d'Istanbul que lui-même a découverts ou mis en lumière.

Il cherche ainsi à préciser la signification du nom «Kolot», le nom du père du Patriarche, la date de sa naissance, de son élévation au rang de «vardapet» et de sa mort. Parmi les découvertes récentes sont à noter celle du timbre vardapetal de Kolot et le «xaj'k'ar» érigé par Kolot, en 1708, dans l'historique monastère de Sourb Karapet (S. Jean Baptiste) à Muş, au souvenir de ses parents; ce xaj'k'ar se trouvait sur place jusqu'à peu près, il y a dix ans.

DAÛID BEK OU L'HISTOIRE DES ARMÉNIENS DE ŁAP'AN

(P. SAMOUEL ARAMIAN, pp. 288-324)

En 1972, lors du 250^e anniversaire des guerres de Dauid Bek, «Bazmavep» publiait une étude détaillée, par le Rév. P. Samouel Aramian, des deux sources historiques de ses événements conservées en deux manuscrits fondamentaux de la Bibliothèque de St Lazare (N^o 2685 et N^o 620).

Le contenu de ces manuscrits était formé par les relations orales faites à Venise par les acteurs principaux des événements, tel que le général Step'an Šahoumean, le prêtre Auetik' et d'autres témoins oculaires, mises par écrit par les disciples de Mekhitar, en particulier par le P. Łoukas Step'anean de Sébaste (1709-1752). Ainsi se formait un petit livret et le P. Aramian l'appella la 1^e rédaction.

Ensuite, dans les années 1736-37, le P. Łoukas Step'anean pense à réunir les différents rapports des témoins dans une narration synthétique, dont le manuscrit est celui actuellement conservé à St. Lazare sous le N^o 620. Cette synthèse est indiquée par le P. Aramian comme la 2^e rédaction.

C'est cette dernière rédaction qu'avait eue sous les yeux le P. Mik'ayēl J'amj'ean dans sa monumentale *Histoire des Arméniens*; c'est elle aussi qui a servi de source aux copies ou rédactions postérieures, comme celles, probablement, contenues actuellement sous les N^{os} 3297, 4598 et 6835 de la Bibliothèque Nationale de «Mesrop-Maštoc» à Erévan, qui à leur tour ont constitué la base de l'édition de Goulamireanc', en 1871.

Malheureusement la source plus ancienne de ces événements, représentée par la première rédaction, resta très longtemps, presque pendant deux siècles, inconnue, étant cachée parmi les documents personnels du P. Łoukas Step'anean. C'est seulement en 1928 qu'elle a été enlevée des Archives de St Lazare pour être placée dans la Bibliothèque des manuscrits. Elle y fut introduite d'abord comme un cahier complémentaire du ms. N^o 620 et ce n'est que tout récemment, en 1974, lors de la nouvelle organisation de la Bibliothèque pendant le transfert des manuscrits dans le nouvel édifice qu'elle reçut une place à part sous le N^o 2685.

Le P. Aramian, dans son étude, arrive à la conclusion que la première partie de ce manuscrit (fol. 1 a - 8 b) contient la relation de Step'an Šahoumean, tandis que la deuxième partie est celle du prêtre Auetik' (fol. 9 a - 17 a). Ainsi s'expliquent quelques répétitions ou variantes de même que certaines questions posées par la comparaison des deux parties.

Ce manuscrit est ici publié pour la première fois, en entier. Successivement sera publié aussi le texte du ms. N^o 620, connu jusqu'ici par la seule édition de Goulamireanc'.